

Le Gascon.

QUÉBEC, 27 MAI, 1855.

Une terreur bien légitime.

L'autre jour, un de nos rédacteurs gardait le bureau, tandis que les autres accomplissaient d'un pied léger la facile besogne de la promenade. Il était donc seul, seul avec sa plume et tous les accessoires du "fauteuil éditorial." Sa plume ! elle semblait paralysée, n'ayant aucune nouvelle à annoncer, aucune chronique à faire, aucun *travers* à critiquer : il fallait donc chercher une autre ressource. Il avait bien autour de lui des monceaux de journaux, mais son œil rapide les avait tour à tour parcourus ; il restait pourtant la *Guêpe* à esleurer . . . N'allez pas croire qu'il l'eût réservé pour la bonne bouche, trop bienveillant lecteur ; loin de là, malgré toute sa bonne volonté, il n'avait pu jusqu'alors décider son regard à se porter sur le chétif insecte. Enfin, il fit de généreux efforts : trois fois, par une résolution héroïque, il prit entre ses doigts la *Dulcinée fantastique* et la mit à portée de sa vue, trois fois il sentit son courage faillir et ses yeux s'appesantir (c'est un soporifique merveilleux : essayz-le) . . . Bientôt la nature l'emporte, et Morphée jouissait déjà de sa victoire, quand plusieurs coups frappés à la porte mirent le vainqueur en déroute. La *Guêpe* s'échappe des mains de notre rédacteur, qui s'empresse d'aller ouvrir . . .

Grand Dieu ! Qui est-ce qui se présente à ses regards ? Avez-vous vu la terreur représentée par le pinceau des poètes ? Avez-vous déjà vu de vos propres yeux un de vos semblables qui fût sous l'empire d'une épouvante extrême, et par suite, d'un sombre désespoir ? Avez-vous vu ses membres frissonner, ses traits se contracter, ses mains se crispier, ses yeux s'égarer ou ne se fixer que sur le point d'où venait le danger imaginaire ou réel ? Avez-vous vu sa chevelure se hérissier en masse sur sa tête, *agmina horrentia pilis* ?

Eh bien ! quelque *terrifiant* que vous aient paru ce spectacle, il n'approche pas, nous en sommes sûrs, de celui qui s'offrit aux yeux de notre rédacteur solitaire quand, entr'ouvrant la porte du bureau, il se trouva face à face avec un inconnu . . . Ah ! Grand Dieu ! quand j'y pense (car c'est bien celui qui écrit ces lignes qui a vu tout cela) . . . Je livre passage à l'inconnu, il entre, non, il se précipite en avant, et tombe presque sans vie sur le parquet, en s'écriant d'une voix

sombre et sépulchrale : "malheur aux hommes ! malheur à vous ! malheur à moi ! !"

A cet exorde peu rassurant en vérité, mon premier mouvement fut d'aller regarder à la fenêtre pour interroger le ciel, et voir si l'heure du jugement dernier était réellement sonnée. Mais tout était dans l'ordre au ciel et sur la terre ; et, toutes précautions prises, j'allai contempler mon individu, encore étendu sur le plancher. Ah ! je renonce à peindre son extérieur ! . . .

Quel désordre dans ses habits ! Quel bouleversement dans ses traits ! Quelle épouvante dans ses yeux fixes et hagards ! Je le relève à grand'peine, je place sur un siège sa personne immobile, et, à l'aide d'un élixir donné à propos, je le fais revenir à lui-même. Ses regards se rassurent, ses traits se composent, et grâce au changement survenu en lui, je reconnais enfin un ami de vieille date, jeune homme facile à s'émouvoir et que le moindre bruit jetait en convulsions : *quantum mulatus* !

Après les premiers moments donnés à la surprise, je m'efforce de dissiper les restes de sa frayeur, et y étant à demi parvenu, je lui demande la cause de cette bruyante terreur. Il soupire, il hésite, et puis il se décide à me raconter tout :

"Je passais, me dit-il, dans une rue sombre et tortueuse, lorsque, jetant par une fenêtre ouverte un regard indiscret dans l'intérieur d'une maison, je fus frappé par l'aspect de deux personnages dont la laideur me parut surpasser tout ce qu'on peut imaginer ; ils me parurent posséder chacun un nez aux proportions variées et gigantesques : je leur trouvai même certains traits de ressemblance aux Garo et Bardeau. Assis l'un près de l'autre, ils lisaient ensemble un papier qui parût être *le Gascon*, et avec tant d'attention qu'ils ne remarquèrent pas que je les observais. Cependant ils lisaient toujours. Soudain ils tressaillirent tous deux ; ils venaient de lire le titre fatal : "les deux nez." Ils se regardent un instant, puis entament l'article en question, pendant que j'attendais avec inquiétude le dénouement. A mesure qu'ils poursuivaient leur lecture, leurs physionomies s'assombrissaient, leurs regards prenaient un aspect fauve, et quelques mouvements d'impatience semblaient présager quelque chose d'expressif. Tout-à-coup l'un d'eux se lève ; la colère brille dans ses yeux et répand sur ses traits une affreuse pâleur : ah ! quand je me rappelle quelle expression féroce avait sa figure ! . . .

"Les coquins ! s'écria-t-il, en grinçant des

dents, ils veulent s'amuser à nos dépens, mais la vengeance est proche ! . . ." En même temps il abat lourdement son poing sur la table : "Oui, s'écrie l'autre en frémissant de rage, mort au *Gascon* et à ses amis !" Alors il saisit l'innocent petit journal, le foule aux pieds et puis le jette au feu : "maintenant allons nous venger," s'écrient ensemble les deux démons. En même temps je les vis prendre leurs gourbins, leurs chapeaux, et je n'en suis voir davantage . . . Epouvanté, terrifié, éperdu, j'ai couru vous prévenir, et vraiment je crois qu'il y a à craindre . . ."

Je rassurai mon timide ami, en lui disant que je connaissais les deux individus en question, que malgré leur colère et leurs menaces, ils ne dépasseraient pas le seuil de leur demeure pour entreprendre pareille expédition, et que dans tous les cas ils n'étaient pas à craindre.

L'événement a justifié nos prévisions.

Comprenez-vous tout cela, lecteur ? Eh bien ! nous allons vous le faire comprendre. Certains nez se sont *formalisés* de l'histoire que nous avons offerte à nos lecteurs sur le dernier numéro (encore, si en se *formalisant*, ils eussent pris une forme plus classique !) *ils nous ont même fait parvenir des menaces*, (c'est bien vrai), et puis . . . c'est tout ! Cette *autre histoire* est à leur adresse.

Une contradiction manifeste.

Vous vous rappelez, lecteurs, ou si vous l'avez oublié, nous, nous vous en ressouvenons encore, que les citoyens du Faubourg St. Jean avaient convoqué une assemblée, dans le principal but de faire résigner, à M. Gauvreau, son siège comme conseiller, ou de le forcer à changer de conduite. Eh bien ! après cet acte de courage, MM. les citoyens du Faubourg se sont mis en contradiction évidente avec leur conduite précédente. Lundi dernier, plusieurs se sont transportés à la demeure de M. Gauvreau, et lui ont présenté *bien humblement* une *bien humble* requête ; lui demandant de continuer à assister aux séances du conseil municipal. On déplorait bien sincèrement la conduite tenue à son égard, où le suppliait d'oublier leur manière d'agir, enfin, on promettait de se conformer mieux à l'avenir *aux desirs et à la volonté* de M. Gauvreau.

Vraiment, les citoyens du Faubourg St. Jean sont de braves gens, des hommes tenaces, habiles et fermes dans leur opinion. Qu'ils continuent ainsi, et certainement ils se feront mener par le bout du nez par MM. les Conseillers.